

Inflation sexuelle

Daphné B.

Numéro 324, été 2019

Au marché des corps. La chair peut-elle devenir le lieu d'une résistance?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

B., D. (2019). Inflation sexuelle. *Liberté*, (324), 24–26.

Inflation sexuelle

Un capitalisme de la chair, ou le désir formaté

DAPHNÉ B.

Vous ne voulez quand même pas avoir l'air de putes, qu'elle disait. Avec vos débuts de seins, vous allez exciter votre beau-père. Dès l'adolescence, ma mère s'est mise à inspecter mon corps et celui de ma sœur jumelle chaque matin. Les bras dans les airs, il fallait espérer le chandail assez long pour cacher la chair. En nous obligeant à lui révéler notre corps, ma mère nous en dépossédait. Ces séances d'humiliation quotidiennes nous remettaient à notre place assignée de fillettes, nous interdisant la sexualité et le désir. Chez nous, la porte de la salle de bain ne se barrait pas. J'avais demandé à ma mère de ne plus entrer quand j'y étais, mais *ce n'est pas une enfant avec trois poils sur la noune qui allait lui dire quoi faire*. Pour devenir un sujet érotique, il m'aurait fallu un espace rien qu'à moi.

Toute notre enfance, ma mère nous avait chanté les louanges d'une sexualité libérée. Je connaissais la taille de son clitoris, son amour pour la sodomie et pour les mangues, ce fruit qui rappelle la vulve. J'étais fière de dire à mes amies qu'il n'y avait pas de tabous chez nous. Étalon d'or d'un érotisme que je n'avais pas encore goûté, la sexualité surpuissante de ma mère écrasait tout sur son passage, réduisait celle de ma sœur et la mienne à néant. Contraintes de jouer les témoins, nous en étions les spectatrices exclues. Il nous était impossible d'envisager le sexe en dehors d'elle, ou de l'envisager tout court.

Le concept d'incestualité, une notion psychanalytique introduite par Paul-Claude Racamier, me permet aujourd'hui de mettre des mots sur ce que nous avons vécu. Une relation incestuelle porte les traits de l'inceste, sans qu'il y ait nécessairement de rapport sexuel. Il s'agirait en quelque sorte d'un «inceste moral», qui ne passerait pas par la chair, mais qui entraînerait aussi un écrasement des générations, en assimilant la génération suivante à celle du parent. La relation incestuelle empêcherait la succession générationnelle en aplatissant le fossé qui sépare le parent de l'enfant. Cette négation du continuum temporel serait engendrée par une peur malade de la mort. Quand ma sœur jumelle est tombée enceinte, ma mère l'a prévenue: *jamais personne ne m'appellera grand-maman*. En nous empêchant de devenir femmes, ma mère avait-elle essayé de combattre sa propre

mortalité ou de conserver la valeur marchande de son corps vieillissant? Nos corps d'adolescentes entraient en compétition directe avec le sien, mettant en péril son capital érotique – sa désirabilité. Nous signions donc sa débâcle, sa banqueroute programmée.

Il serait hypocrite de nier le pouvoir du corps. Ce dernier est un véritable levier social. Comme Lana del Rey qui chante *I fucked my way up to the top / This is my show*, ma mère avait usé du sien pour faire avancer sa carrière artistique. J'ai moi-même appris la sexualité comme s'il s'agissait d'une économie quantifiable, un capitalisme de la chair. Très jeune, j'ai pris l'habitude de compter les queues qui me baisaient. J'oubliais les noms des garçons, mais jamais la somme totale des corps. À une époque où il n'y avait pas encore de *likes* et de *swipes*, c'était une façon de mesurer ma valeur.

Ma sexualité, avec ou sans orgasme, répondait à une injonction: baiser! J'ai fait l'amour comme on fait un devoir de math, pour m'assurer d'être normale, épanouie. Je voulais mon diplôme. Mais combien de fois me suis-je fait reprocher mon manque de désir? Un ex est allé jusqu'à me critiquer parce que j'étais incapable de vénérer sa bite. Souvent, je me suis sentie incomplète, coupable, problématique.

Pas étonnant, puisque la récupération néolibérale de la sexualité «épanouie» fait en sorte que cette dernière s'inscrit dans une économie de marché. Le sujet capitaliste doit pouvoir progresser dans le temps de façon linéaire, c'est-à-dire qu'on attend de lui qu'il se développe et qu'il se réalise. L'idéal vers lequel nous tendons nous échoit comme une responsabilité personnelle. L'historienne féministe Joan W. Scott avance d'ailleurs que «l'accent placé sur une sexualité libérée (qu'elle soit hétéro ou homosexuelle) fait écho au désir de consommer qui sert de moteur au marché [...]». Libérées de toute répression sexuelle, il faudrait donc baiser, parce que «réaliser son désir sexuel est devenu une condition pour accéder à la citoyenneté». Même si c'est sous la couette que se manifeste souvent l'enchâssement complexe du privé et du politique et que ce lieu est empreint de violences systémiques et d'expériences traumatiques, on exige du sexe un plaisir affranchi de toutes contraintes et de toutes responsabilités. Sans lui, on serait des frigides, des *stuck-up*, des fantômes

gris en pyjamas: l'incarnation vivante des rapports de force inégaux que notre culture voudrait rendre invisibles.

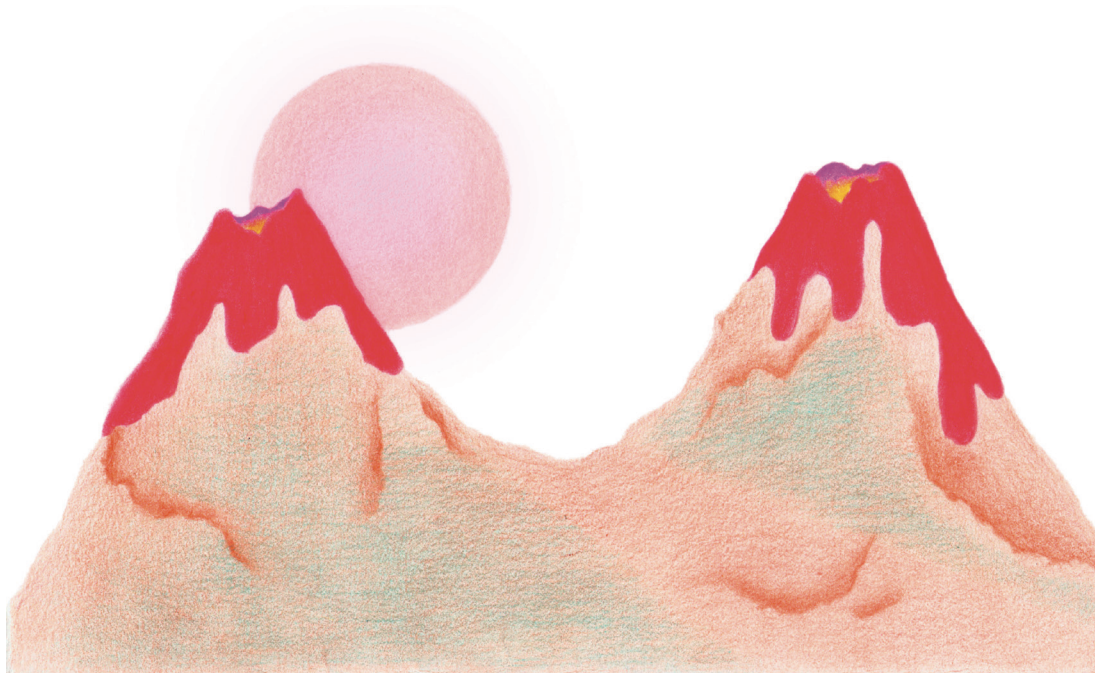
Scott nous rappelle que l'émancipation sexuelle (ou «liberté» sexuelle) n'est pas synonyme d'égalité. Ainsi, dit-elle, l'injonction sexuelle a l'avantage de camoufler toute une panoplie d'inégalités systémiques, comme les rapports de classes, de race et de genre. Selon la sociologue Eva Illouz, la liberté sexuelle serait semblable à la liberté économique, «en ce qu'elle organise [ces inégalités], [les] encadre et [les] légitime».

En 2018, mon amie Julie Delporte, autrice montréalaise, a fait une résidence au centre Dare-Dare. Elle y explorait l'idée de *décroissance sexuelle*, une démarche qu'elle mettait en parallèle avec une décroissance plus globale, dans laquelle s'inscrivait la décroissance économique. «Alors même que j'étais en train de prendre conscience du fait d'avoir vécu un viol [...], je tombais dans ce qu'il est possible d'appeler ma propre décroissance sexuelle: me retrouvant dans l'incapacité d'avoir une sexualité», écrit-elle. Sa «jachère pour le corps» s'incarnait dans une absence de rapports sexuels. L'artiste mettait ainsi en lumière le mandat sexuel dont on investit les femmes et les hommes.

C'est un état que je connais bien, moi aussi. En 2018, je n'arrivais pas non plus à faire l'amour. Au moment où ma conscience féministe et celle de mes amies s'aiguisaient, il nous devenait de plus en plus difficile de croire aveuglément en cette prétendue «liberté», grâce à laquelle nous devions tirer du plaisir.

Loin de moi l'idée d'alimenter le cliché de la «féministe frustrée», cette femme qui n'aurait tout simplement pas «réussi» son émancipation sexuelle. En fait, le féminisme ne tue pas le désir. Au contraire: en le complexifiant, il l'enrichit. Il sous-tend une lucidité du regard, une sensibilité accrue aux systèmes invisibles qui le régissent. Ainsi, ce mouvement de pensée fait apparaître de nouvelles données qui, autrement, échapperaient à l'entendement; il nous instruit. Lorsqu'on voit (en plus de les vivre) les rapports de pouvoir qui structurent nos relations sexuelles et nos désirs, ils n'en apparaissent que plus complexes et, parfois, plus sordides. La vie devient moins habitable; le sexe aussi.

Je me suis temporairement détournée du sexe, comme mon amie Julie. Le contexte capitaliste transforme le désir en marchandise. Plus on l'accumule et plus notre pouvoir s'accroît. C'est l'activité érotique qui m'intéresse désormais, car elle demeure plus difficilement récupérable. Contrairement au sexe, je ne peux acheter le désir érotique. Il est fuyant, incalculable, impossible à attraper. L'érotisme échappe à la logique marchande, en ce qu'il est magnifiquement ruineux, contre-productif et mortifère. Comme l'espace de la création, on investit l'espace érotique avec son corps, mais pas nécessairement avec ses organes génitaux. Ce lieu peut être un jardin dont la culture pousse à la folie, ou bien l'écriture d'un poème impossible. C'est Georges Bataille qui écrivait que «ce que nous voulons est ce qui épuise nos forces et ressources et qui met, s'il le faut, notre vie en danger». Le désir est un élan vers la mort, un élan qui nous fait plonger.



Or, je ne connais pas mes désirs, puisque j'en ai fait un apprentissage raté. Sous le regard de ma mère, je les ai enterrés comme des noix et je suis cet écureuil désorienté qui, au printemps, ne les retrouve plus. Je n'ai pas le sens de l'orientation (sexuelle), je ne reconnais plus mes cachettes.

Quelle est ma direction, quel est mon axe, mon cap? Les filles? Les garçons? La société nous pousse à répondre à cette question, devenue identitaire, avant même d'être en mesure de cerner un désir qui est oblique, multiple, et provisoire. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que l'on veuille le nommer à tout prix. Le marché du sexe ne s'embarrasse pas du flou. Il a du mal à marchandiser ce qui est innommable. Même le «queer», cette notion récupérée par la communauté LGBTQ+ pour résister à la compulsion normalisante

L'érotisme échappe
à la logique marchande,
en ce qu'il est magnifiquement
ruineux, contre-productif
et mortifère.

des catégories, est devenu une catégorie en soi, une identité. Par exemple, lors de son *coming out*, en 2016, Cœur de pirate «s'identifiait» comme queer, bien plus qu'elle ne *queer*ait les choses, c'est-à-dire qu'elle réifiait une identité, au lieu de subvertir la notion même d'identité sexuelle. «*Queering is something we do, rather than something we are (or are not)*» («*Queerer*, c'est quelque chose qu'on fait, plutôt que quelque chose qu'on est (ou qu'on n'est pas)»), notait brillamment Meg-John Barker dans l'ouvrage *Queer: A Graphic History*. Aujourd'hui, ce terme galvaudé semble, hélas, être devenu un substantif plutôt qu'un verbe.

Or, le désir ne saurait se limiter à l'attirance sexuelle (pour un genre en particulier, ou pour tous les genres particuliers). Même s'il loge dans le corps, il n'est pas nécessairement tourné vers un autre corps. Différents modes de désir s'éloignent d'ailleurs d'une conception génitale du sexe.

Contrairement à ce que l'injonction néolibérale voudrait nous faire croire, le désir n'est pas non plus strictement lié au plaisir. Intimement lié à la souffrance, il mêle douceur et amertume, il est *bittersweet*, dans les mots de la poète Anne Carson. Dans son essai *Eros the Bittersweet*, Carson souligne que le désir est semblable à l'action du cueilleur qui tente d'atteindre le fruit sur la plus haute des branches: son geste s'étire dans le temps, ne connaît jamais de résolution. «*The reach of desire is defined in action*» («L'élan du désir est défini dans l'action»), écrit-elle, c'est un mouvement infini. Et si Jacques Brel pouvait encore parler, peut-être rajouterait-il que le désir n'est pas l'inaccessible étoile en tant que telle, mais plutôt sa quête impossible. Celui qui désire sait son entreprise vaine, mais il rêve encore son impossible rêve. Il n'y aura jamais de prise, de conquête, de drapeau à planter... ou bien de queues à additionner.

Dans une entrevue pour le magazine *RE/Search*, la féministe bell hooks s'enthousiasme de la proposition de l'historienne Eunice Lipton: pourquoi n'écrivirions-nous pas des biographies, non pas du point de vue des réussites d'une personne, mais du point de vue de ce que cette personne a désiré? Cette façon décoloniale d'envisager la vie (et sa valeur) met l'accent sur la vérité intérieure d'une personne, ses convictions. Elle souligne la quête impossible qu'elle a jugée assez importante pour arriver à lui consacrer sa vie. Hooks remarque: «*Again, this goes away from the imperialist model where you're thinking of life in terms of "who or what you have conquered" toward: "what you have actualized within yourself?"*» («Ceci, encore, s'éloigne du modèle impérialiste où on pense la vie selon "les choses ou les êtres qu'on a conquis", pour s'approcher de: "qu'a-t-on actualisé en soi-même?"»). Quelles sont ces quêtes dont la valeur nous a tenus en vie et qui, tout à la fois, ont précipité notre mort?

L'écriture est mon activité érotique de choix. Lieu obsédant et dangereux, elle force un rapport constant avec la mort. Occuper ce lieu est une activité ruineuse, contre-productive (cela fait trois jours que j'écris ce texte imparfait), une action qui s'étire à l'infini. Doux, amer, le lieu de l'écriture n'exige pas de moi un orgasme à tout prix. Il m'appartient. Je le nourris. Il ne s'embourbe pas de ma valeur, mais m'oblige à articuler ce qui, à mes yeux, possède de la valeur. (L)

♦ **Daphné B.** écrit et traduit. Elle a publié *Bluetiful* (Éditions de l'Écrou, 2015), puis *Delete* (L'Oie de Cravan, 2017). Sa plus récente traduction, *Whatever, un iceberg* (Tara-Michelle Ziniuk), est parue chez Triptyque en 2019. Elle habite à Montréal.